



GALATÉE

PAR CLAUDE ARNAUD

En la voyant si lumineuse, si épanouie, on pense à ce petit miracle qui a permis à certains de s'incarner totalement, et à l'injustice qui en laisse tant d'autres à la lisière de leur être, comme étrangers à leur physique. Fraîche, pulpeuse, juvénile, Laetitia Casta est ce que Céline aurait appelé un très beau fruit de la nature. De l'humain au végétal, tous les ordres semblent avoir collaboré à sa conception : la carnation est liliale, l'éclat des dents, animal, la délicatesse, vraiment humaine. Dans les contes de fées d'antan, elle aurait été la fille d'un prince jardinier et de la première brebis de la laiterie royale de Rambouillet, toujours à gambader à travers champs en quête de papillons et de trèfles à quatre feuilles. La voyant si joueuse, si chanceuse aussi, la toute jeune Dauphine s'en serait éprise. Elle aurait demandé à ses «gens» de la nourrir exclusivement de coquelicots et de pivoines, de citrouilles et de colibris, de rayons de lune et de nuages. Douée pour vivre, la jolie chimère aurait exprimé sa gratitude par de délicieuses vocalises ; en entendant les bosquets renvoyer l'écho de ses trilles, elle se serait mise à chanter : en regardant les truites frayer dans l'eau pure des étangs, elle aurait appris à animer son corps sinueux.

Une fois reine, Marie-Antoinette l'aurait fait monter sur son petit théâtre, à Trianon ; elle aurait été Rosine dans *Le Barbier de Séville*, ou Despina dans *Così fan tutte* ; et les grands de l'Ancien Régime finissant, si avides de bergères, n'en auraient fait qu'une bouchée.

Laetitia Casta a survécu par miracle à cet âge d'or. La baguette de la Dauphine – en l'occurrence le photographe qui la remarqua sur une plage corse, à 15 ans –, n'a pas réussi à la

flétrir. Photographiée sous toutes les coutures, à l'âge où l'on se voit soudain affublé d'attributs sexuels voyants, et où coïncider avec cet organisme qui s'épanouit à notre insu est souvent problématique, Laetitia Casta n'a pas été aveuglée par les flashes. Ce corps universellement convoité aurait pu lui échapper, comme tous ces défilés auraient pu la gêner. Protégée par sa naïveté, elle a paradoxalement tenu bon dans un monde où il est presque requis de céder : son inconscience fut sa force.

La fille du prince et de la brebis n'a pas vendu son âme au diable, pas même aux miroirs qui l'accompagnent presque nécessairement : Laetitia Casta ne se regarde pas dans vos yeux, elle vous regarde. Je me vois me voir et tu me vois me voir, je m'aime, chantait Marie-France ; ce n'est pas l'air qu'on entend, en la rencontrant. Curieuse d'autrui, elle vous interroge autant qu'elle vous répond. Ni Narcisse, ni nymphe Écho, elle croit si fort à l'échange qu'on pourrait imaginer, lorsqu'elle vous dévisage avec tant d'intensité, avoir affaire à une lectrice d'Emmanuel Levinas, le philosophe de l'altérité.

Sa silhouette et sa gaieté firent pourtant d'elle le plus bel objet humain jamais inventé par des publicitaires. Grand public et allurée, «famille» et sophistiquée à la fois, Laetitia Casta se montrait si riieuse, si graphique aussi, que Jean-Paul Goude put en faire l'équivalent humain de la tour Eiffel, d'un parfum français notoire et d'un talon aiguille – autant de symboles nationaux marquants. A tel point qu'on croit encore la reconnaître, parfois, sur les affiches publicitaires du grand magasin parisien. Elle est ainsi devenue la Française par excellence, avant même de prêter ses traits aux Marianne des mairies, après Bardot et Deneuve. Elle reste avec Jean d'Ormesson une des dernières icônes de cette joie hexagonale qu'un essayiste allemand avait résumée en un titre, «Heureux comme Dieu en France» : on put même la marier à Henri Salvador, le temps d'une campagne...

Elle continue parfois à se comparer à un cheval au galop ; et le serpent de roses que Saint Laurent lui dessina (*suite page 233*)